**L'œuvre d'un bon républicain (Combes)**

Un grand chêne dans la forêt abattu.

Et maintenant, les hostilités cessant après la mort par la force des choses, sauf chez les immondes chacals qui se ruent sur les cadavres, pleine justice sera rendue à un homme qui a fait œuvre républicaine et française immense. Confiante en la justice de sa cause et en la force de la vérité, la démocratie ne sait pas défendre ses meilleurs serviteurs : aux pires attaques, elle contente de hausser les épaules ; elle méprise les calomnies, comptant bion que le bon sens public en fera justice. Elle a tort pour un temps ; mais enfin, l'heure de la justice et de la vérité vient toujours.

Ainsi, hier, pour Gambetta et Ferry ; ainsi, aujourd'hui, pour Emile Combes. Aimant fort peu le tapage, Combes dédaignait de polémiquer, même pour se défendre en ce qu'il avait de plus cher ; bon à l'extrême, il dédaignait les attaques au point de toutes les oublier et, dans nos assemblées parlementaires, il opposait la calme tranquillité et la dédaigneuse indifférence à ceux-là mêmes qui, l'instant d'avant, avaient ignoblement bavé sur lui.

Travailleur inlassable, il consacrait tout son temps à la chose publique jusque dans les dernières années de sa vie, il était assidu, d'une assiduité incessante, au Sénat, se livrant au travail d'une longue correspondance, quand il n'était pas en séance. On pouvait le voir tous les jours, assis à la même table, écrivant d'une écriture pressée et serrée des lettres innombrables, n'interrompant sa correspondance que pour causer avec les collègues qui venaient souvent parler des événements du jour et lui demander des conseils sur la politique ou le travail parlementaire. A cette table, connaissant ses habitudes, la questure faisait toujours disposer le papier, largement bordé de noir, correspondant aux pensées cruelles qui tenaillaient sans cesse le sénateur de la Charente-Inférieure depuis ses derniers deuils. Au Pouvoir, il avait tout fait pour préparer l'œuvre de victoire ; jamais, il n'avait fait tapage de son œuvre, ni tiré vanité de son action ; si d'autres eussent fait ce qu'il avait fait, ils eussent embouché les trompettes de renommée et tonné de bruyantes fanfares ; lui ne disait rien, alors même que le mensonge déformait ses actes.

On ne saurait pas ne pas s'en souvenir ; c'est son gouvernement qui scella l'Entente avec l'Angleterre, contre qui hurlaient nos nationalistes parce que l'Angleterre était nation de liberté « oubliant, comme le disait le collaborateur de Combes, Camille Pelletan, que la France n'avait pas à reconquérir la Normandie et l'Aquitaine sur les Anglais, mais l'Alsace et la Lorraine sur les Allemands ; oubliant que la France n'avait pas à venger Poitiers et Azincourt mais Metz et Sedan ». La France doit se souvenir aussi que c’est son gouvernement qui fit cesser le terrible malentendu entre la France et l’Italie, en conduisant M. Loubet au Quirinal, malgré les criailleries du parti clérical, affirmant ainsi que, comme en 1849 et en 1860, la France ne serait pas le soldat de la papauté contre l'Italie, contre sa liberté, contre son unité démontrant pour le bien de la patrie que les soldats de la République ne monteraient jamais la garde sur les murs de Rome et que leurs fusils ne partiraient plus tout seuls, comme les chassepots de l'empire à Montana.

L'œuvre politique de Combes à l'extérieur a fait nos alliances de 1914 et de 1915 et déterminé ainsi, en une large part, la victoire de 1918.

C’est ainsi que, une fois de plus, la politique laïque a déterminé le triomphe de la Patrie.

Les plus effrontés mensonges ne changeront rien à la réalité des faits : la France a ses destinées soudées à celles de la démocratie, de la liberté; la France est le champion forcé, non de la papauté théocratique, mais de la Révolution ; on la contraint à s'égarer quand on essaye de lui faire tourner le dos à 1789. De cela, Combes avait la conviction profonde, la certitude absolue, et c'est pour cela qu'il confondait, ardent patriote, comme nos pères de 1793, comme nos grands ancêtres jacobins, la foi en la France, le culte de la République et l'amour de la liberté.

Choisi par Waldeck-Rousseau pour lui succéder, à la suite d'un de ces tout petits incidents, de ces incidents minuscules — toujours le nez de Cléopâtre ou le grain de sable de Cromwell qui pèsent de façon décisive sur la destinée des peuples — et que je me trouve être un des très rares à connaître, il se fit forcer la main et poursuivit, une fois au Pouvoir, la politique tracée par son prédécesseur, avec une logique implacable et une inflexible loyauté. Des ambitions déçues, ou mieux lasses, de trop attendre en le reniement de leurs convictions de la veille, s'unirent aux ennemis de la République, aux adversaires de la doctrine laïque pour, en une campagne de violentes ignominies, allant jusqu'à viser Combes dans sa famille, s'unirent pour renverser un gouvernement que l'histoire reconnaîtra, si elle ne le reconnaît déjà, comme celui ayant fait la plus grande œuvre républicaine, en même temps que grande œuvre française.

*Alexandre BERARD, Vice-Président du Sénat.*

*Le Citoyen,* 3juin 1921